

CASSER LE CARCAN CONFESSIONNEL

L'histoire de Bachir Omeira, jeune avocat libanais, se confond avec celle d'un mouvement de chrétiens qui ont estimé qu'être "témoins de l'Evangile" au Liban, c'était, dans les circonstances présentes, se trouver "aux côtés des plus pauvres et lutter contre un confessionnalisme qui masque, dans ce pays, l'exploitation et l'injustice". Il conte, ici, l'aventure et le rôle du "Rassemblement des chrétiens engagés", particulièrement dans le cours de la guerre civile qui déchire le Liban depuis plus d'un an.

 Depuis longtemps, des chrétiens s'interrogeaient au Liban. Ils constataient que tous ceux qui s'exprimaient en leur nom le faisaient sur des bases confessionnelles et se montraient plus enclins à défendre les intérêts des riches qu'à combattre aux côtés des pauvres comme à ceux des Palestiniens. Aussi, il y a deux ans, ces chrétiens, laïcs, prêtres, religieuses, ont décidé de se regrouper en un « Rassemblement des chrétiens engagés ». Etudiants, membres de mouvements d'action catholique, travailleurs, ils ont voulu que se fasse entendre au Liban une voix chrétienne qui prenne le parti des plus démunis, des opprimés, des Palestiniens.

Le titre de notre mouvement peut surprendre ! D'une certaine manière, il est provisoire. Nous avons adopté cette référence chrétienne parce que, jusqu'à présent, ceux qui prétendaient parler au nom des chrétiens, le faisaient dans un sens bien déterminé. Il fallait donc montrer qu'il existait aussi, parmi les chrétiens, des hommes et des femmes militant avec les opprimés. En d'autres termes, nous avons voulu combattre ce monopole abusif de l'étiquette chrétienne.

L'action du « Rassemblement des chrétiens engagés » a

d'abord été une action d'information et de mobilisation. Ainsi, avons-nous organisé un grand meeting pour soutenir Mgr. Cappuci, l'évêque grec-catholique de Jérusalem, emprisonné, il y a deux ans, par les autorités israéliennes qui lui reprochaient d'avoir appuyé la Résistance palestinienne. (...)

De même, le 16 mars 1975, avons-nous tenu une vaste réunion à la faculté de droit libanaise pour célébrer la résistance opposée par les Palestiniens à l'attaque des Israéliens contre un village du Liban-Sud : Kfar-Chouba. Nous avons pris pour thème de cette rencontre : « *Kfar-Chouba, nouvelle capitale du Liban* ». A nos yeux, en effet, ce village qui s'était battu courageusement pour repousser l'attaque des Sionistes, devenait le symbole du Liban de demain. Notre joie a été grande de voir un cheikh musulman chiite, un évêque, Mgr Grégoire Haddad, et un prêtre maronite prendre tour à tour la parole, lors de ce meeting, pour exprimer leur solidarité avec la cause palestinienne.

Pour mieux faire connaître nos positions, nous avons également décidé de publier un journal. Nos moyens ne nous permettent qu'une édition trimestrielle. Mais, grâce à cet or-

gane, nous avons pu déjà dire, devant l'opinion libanaise, ce que des chrétiens engagés pouvaient penser du confessionnalisme, des problèmes du monde arabe, de la cause palestinienne.

Depuis le 13 avril 1975, bien sûr, tout a changé au Liban ! L'information, la mobilisation autour de certaines idées ne suffisent plus. C'est la guerre. Une guerre cruelle, une bataille sans merci. Le « Rassemblement des chrétiens engagés » a pris une position claire sur ce lamentable conflit. Nous avons fermement condamné ce massacre qui ne peut profiter, c'est trop évident, ni aux chrétiens, ni aux musulmans, ni aux Palestiniens.

Quelles pouvaient être nos tâches, dans une pareille situation ? Elles se sont imposées à nous tout naturellement dans la mesure où nous vivions, précisément, aux côtés de ceux qui étaient le plus touchés par la bataille, c'est-à-dire les plus pauvres. Ainsi, nous trouvions-nous à la Quarantaine, bidonville situé à la frange de Beyrouth et qui a été totalement rasé par les « croisés » de Pierre Gemayel, rasé au bulldozer. Ainsi encore — c'est mon propre cas — sommes-nous implantés, avec des prêtres, des religieuses et de jeunes laïcs dans le quartier de Nabaa où vivent, sur un kilomètre carré,

deux-cent mille musulmans chiïtes. Là nous assurions un travail social, médical, juridique auprès de la population.

Lorsque la guerre a éclaté, nous avons tenté, impliqués dans le drame que vivaient ces hommes et ces femmes, ouvriers, petits artisans, chômeurs, de répondre avec eux aux besoins élémentaires que crée semblable situation. Il a fallu trouver du sang pour les blessés, des médicaments, de la nourriture. Nous avons multiplié les négociations avec la partie adverse pour obtenir la libération de ceux qui étaient et sont quotidiennement enlevés. Cela n'a pas toujours été aisé mais nous avons réussi la plupart du temps. Bref, nous nous sommes efforcés de soulager une misère qui était le lot de tous.

Ni société de bienfaisance, ni groupement communiste déguisé et baptisé, nous nous sommes considérés comme des pauvres parmi ces pauvres, partageant avec eux la même colère contre l'injustice et l'oppression dont ils sont victimes, cherchant comme eux et avec eux à surmonter les souffrances qui venaient les frapper.

A Nabaa, par exemple, nous souffrons beaucoup de l'absence d'un hôpital. Le quartier est encerclé par les milices de droite. Il est très difficile, voire impossible d'évacuer les blessés vers d'autres hôpitaux. Et pourtant, ils sont nombreux chaque jour, victimes de tirs individuels et, surtout, des bombardements au mortier ou au canon. Plusieurs fois, j'ai dû rebrousser chemin avec un jeune garçon ou une femme agonisant dans la voiture. Arrivé au barrage des milices, en effet, il faut montrer les cartes d'identité. Or, figure sur ces documents la confession religieuse. Constatant l'appartenance musulmane du blessé, les phalangistes, me braquant le « kalashnikov » sous le nez me contraignaient à retourner d'où je venais. C'est sans doute cela qui a été le plus dur et le plus révélateur pour les « copains » : voir des blessés mourir sous leurs yeux, sans pouvoir rien faire, parce que le ciel les

avait fait naître avec une autre religion que ceux d'en face.

Terrible épreuve que celle de ces barrages. La honte, le dégoût de vivre mêlé à la rage de l'impuissance m'ont souvent saisi devant la folie de cette guerre habillée en guerre de religion. Celui qui a vu ce que j'ai vu ne peut plus aborder l'existence de la même manière qu'auparavant. J'ai vu un homme extrait de sa voiture et jeté à terre parce qu'il n'était pas du camp de ceux qui tenaient le barrage. J'ai vu des miliciens, durant plus d'une heure, après l'avoir déshabillé, tracer sur sa poitrine la carte du Liban chrétien avec leurs cigarettes. Comme l'on marque une bête, au fer rouge. Je les ai vu éventrer ensuite leur victime, en extraire les entrailles puis l'étouffer à l'aide des intestins...

Pour répondre aux besoins immédiats de la population du quartier de Nabaa, mais aussi pour porter témoignage à l'encontre de cette haine créée par ces dizaines de milliers de cadavres entre les chrétiens et les musulmans, nous avons conçu le projet d'édifier un hôpital dans ce secteur chiïte, un hôpital voulu et construit par des chrétiens. Pour satisfaire cette ambition, nous avons, bien sûr, besoin d'une aide importante (1).

Mais nous avons d'autres projets encore. Il nous faut trouver le moyen de porter secours aux quelques 500 000 ouvriers réduits au chômage depuis plusieurs mois. Lorsque l'on sait que la plupart de ces travailleurs doivent nourrir des familles de sept ou huit enfants et que rien, au Liban, n'est prévu pour les chômeurs, on mesure l'ampleur de la tâche.

Et puis, il y a les réfugiés de toutes les confessions chassés de leurs lieux d'habitation par les armées adverses. Les dix mille familles qui ont dû quitter, en quelques heures, le bidonville de la Quarantaine et qui, aujourd'hui, couchent sur les plages de Beyrouth ; les chiïtes d'Antelias, les réfugiés de la Bekaa, les chrétiens du Akkar... Près de Jounieh, les familles af-

fluent, chaque jour, par dizaines. Les écoles, les couvents sont combles. Alors, il faut loger ces gens dans quelques pièces où ils doivent dormir assis, faute d'espace.

Ce que nous cherchons, par conséquent, c'est à mettre sur pied une campagne d'aide sociale et médicale qui ne s'arrête pas aux frontières confessionnelles. C'est notre manière à nous, groupe de chrétiens, de manifester un engagement qui est loin d'être une simple attitude humaniste.

C'est faire œuvre politique, pour nous, en effet, que de chercher, à travers des actions très concrètes, à casser le carcan du confessionnalisme qui a trop longtemps permis à une classe politique et à ceux dont elle représente les intérêts, d'exploiter et d'opprimer la masse des Libanais. Tels que nous sommes, cherchant à demeurer fidèles à l'Évangile, nous entendons ainsi participer avec les plus pauvres, et au travers de la terrible épreuve que connaît aujourd'hui notre pays, à la reconstruction d'un nouveau Liban. Un Liban où les opprimés pourraient, enfin, faire entendre leur voix et où la voix des chrétiens ne seraient plus au service des plus riches.

Bachir OMEIRA

(1) Aide financière à faire parvenir à C.C.P. Cimade 4088-87 Paris en spécifiant Hôpital Liban.

in : hebdo-TC, 13/5/1976

